

vraie ou fausse, certaine ou hypothétique, complète ou partielle. Là est toute la question. Nous connaissons un objet par cela seul qu'il est présent à la conscience; mais notre connaissance ne correspond pas nécessairement à l'essence de l'objet, et alors même que nous en avons une notion exacte et adéquate, nous sommes encore exposés au doute. Si la connaissance est certaine, elle est vraie, mais elle peut être vraie, sans être certaine.

La connaissance pleine et complète, j'en conviendrai sans peine, n'est pas le fait de l'homme. Nous sommes perfectibles, non parfaits, et la perfectibilité se montre dans toutes les opérations de l'esprit, dans la science comme dans l'art. La connaissance humaine est toujours en voie de progrès, mais n'est jamais achevée, et si la vérité est infinie, il est rigoureusement certain qu'il nous faut le temps infini pour l'épuiser. L'observation ne dément pas ce principe. Les sciences s'étendent et se divisent de plus en plus; la vérité, immuable en elle-même, s'accroît pour nous à mesure que nous voyons plus de choses et que nous les voyons mieux. Ce qui faisait autrefois l'objet d'une seule science est devenu l'objet d'un grand nombre de sciences particulières, grâce à l'analyse, et il est impossible de fixer des limites à cette spécialisation du travail intellectuel. La nomenclature des sciences n'est pas arrêtée et ne saurait l'être pour tout l'avenir. De nouveaux groupes se forment, quand des horizons nouveaux s'ouvrent à l'intelligence. Non seulement les objets se multiplient, mais les rapports entre les objets surgissent sans cesse plus nombreux et plus compliqués. Il existe entre les choses des rapports à l'infini, et ces rapports soutiennent à leur tour des rapports entre eux. Qui peut se flatter de tout savoir? Qui oserait même assurer qu'il connaît un seul objet dans toutes ses propriétés, dans toutes ses manifestations, dans toutes ses relations? La théorie des nombres, la division des lignes courbes, les déterminations de notre propre nature n'ont-elles plus de secrets pour nous? Oui, chaque objet est déterminable à l'infini dans la science et ne peut être épuisé en aucun temps donné par un être fini. Nous ne connaissons jamais l'âme et la matière comme Dieu

les connaît : nous n'avons pas l'omniscience. Notre connaissance a donc des limites, il faut bien s'y résigner, c'est une conséquence nécessaire de notre limitation.

Mais si notre connaissance est imparfaite, qu'elle ait pour objet le fini ou l'infini, elle n'en est pas moins une connaissance. Il ne s'agit ici que de la connaissance même, abstraction faite de sa valeur objective. Connaissons-nous l'infini et l'absolu? Oui, car nous les nommons, et celui qui voudrait le nier serait déjà en contradiction avec lui-même, puisqu'il doit savoir ce qu'il nie. Connaissons-nous complètement l'infini et l'absolu? Non, chacun de ces termes est inépuisable pour une intelligence bornée. L'infini contient une infinité de combinaisons ou d'aspects, dont quelques-uns seulement s'offrent à notre pensée. Connaissons-nous du moins l'infini et l'absolu d'une manière exacte et certaine dans les points de vue qui s'offrent à notre pensée? C'est la question de la légitimité de nos connaissances rationnelles, qui sera discutée dans la suite.

Rien de plus simple et de plus évident que ces degrés de la connaissance. Pourquoi donc philosophes et théologiens, M. Vacherot et M. Simon comme M. Gratry, se donnent-ils tant de mal pour prouver tantôt que nous concevons l'infini sans le connaître, tantôt que nous le connaissons sans le comprendre? C'est qu'ils n'ont, je regrette de le dire, qu'une notion confuse de l'intelligence et de la connaissance. Au milieu de ces affirmations contraires, je suis heureux de rencontrer au moins un auteur qui entend la matière.

« Je sais parfaitement, dit M. Fabre, que je perçois l'infini, puisque je distingue l'infini du fini, le parfait de l'imparfait, et que je sais aussi très bien que je ne pourrais pas les distinguer si je ne les percevais pas. En effet, deux objets qui ne se perçoivent pas, ne peuvent être ni comparés, ni distingués. Lorsque je les compare et les distingue, il est clair que je les perçois. Or je compare l'infini avec le fini et je ne confonds pas l'infini avec ce qui n'est pas lui. Je sais qu'il n'est pas coloré, pesant ou léger, rond ou carré, et j'en affirme d'ailleurs beaucoup de propriétés; je vois, par

exemple, qu'il est unique et qu'on ne peut rien ajouter à son être ou à ses perfections. L'idée de l'infini est donc incontestablement présente à l'intelligence humaine.

« Qu'on ne nous objecte donc pas que nous ne *concevons* pas l'infini, puisqu'il est, au contraire, certain que nous avons l'idée de cet être, et que nous percevons cette idée avec la même évidence que toute autre idée. Si cependant par ce mot *concevoir*, on veut dire que nous n'*imaginons* pas l'infini, nous avouerons que, dans ce sens, il est vrai que nous ne le concevons pas. Nous ajouterons encore que l'on a également raison, si l'on fait signifier à ce mot le sens de *comprendre* (englober), et si l'on suppose que l'on ne saurait percevoir l'infini sans en épuiser l'idée, sans le connaître autant qu'il est intelligible. Car, s'il est vrai qu'avoir l'idée d'un être infini, c'est avoir l'idée d'un être dont les perfections n'ont point de limites, il est également certain que, pour que nous le percevions, il n'est pas nécessaire que nous comprenions, que nous enserions son infinité dans notre intelligence, ou que nous connaissions d'une manière adéquate toutes ses perfections, puisque nous ne les connaissons pas même toutes dans les êtres finis, dont cependant nous avons bien certainement l'idée. Pour que notre intelligence saisisse l'infini, il suffit, en effet, qu'elle le perçoive comme un être dont non seulement elle n'atteindra jamais la limite, mais dont elle sait positivement que l'essence consiste à n'avoir aucune limite. Or, c'est ce que notre intelligence peut percevoir à son gré lorsqu'elle contemple attentivement l'infini.

« Condillac avance donc une absurdité, lorsqu'il s' imagine pouvoir « démontrer que nous n'avons pas l'idée de l'infini... » Le seul énoncé de sa thèse renverse toute la démonstration qu'il en pourrait donner, puisque, en disant : « je n'ai pas l'idée de l'infini, » il prouve en même temps et malgré lui, qu'il a cette idée. Car, ou il sait alors ce qu'il dit ou il ne le sait pas. Dans le premier cas, il a l'idée de l'infini, puisqu'il est bien évident que, pour démontrer la vérité ou la fausseté d'une proposition, il faut au moins en percevoir les termes. Il a donc l'idée de l'infini. Dans le

second cas, il ne saurait ce qu'il dit, il prononcerait des mots au hasard et par conséquent il n'aboutirait à aucune démonstration (1). »

Le même dilemme et les mêmes remarques s'appliquent à l'absolu. Bref, ces objets sont inépuisables pour nous, mais non incompréhensibles. Les mathématiques offrent beaucoup d'objets de ce genre, que personne ne s'avise de nier, sous prétexte qu'ils se refusent à une représentation. La racine carrée de deux par exemple est incommensurable ; elle n'est pas moins un élément de calcul et exprime exactement la diagonale d'un carré dont le côté est un. On peut donc connaître par un moyen ce qu'on ne connaît pas par un autre ; on peut saisir par une intuition intellectuelle ce que l'imagination ne donne pas comme intuition sensible.

Déterminons maintenant la connaissance que nous avons de l'absolu et de l'infini.

Un savant professeur de l'université d'Edimbourg, M. Hamilton, a fait de l'*absolu* la critique la plus complète. Les auteurs plus récents, sensualistes, positivistes, criticistes ou littérateurs, qui se rangent à son avis, ne se donnent guère la peine de discuter la question. C'est un axiome pour M. Renouvier et pour Aug. Comte, que tout est relatif, comme l'enseignaient Protagoras et Gorgias. Hamilton divise en quatre classes les opinions émises sur l'absolu : l'absolu peut être conçu, non connu, d'après Kant ; il peut être connu, non conçu, d'après Schelling ; il peut être connu et conçu, d'après M. Cousin ; il ne peut être ni connu ni conçu, d'après l'auteur. Inutile de faire observer combien une pareille division, fondée sur la distinction arbitraire de la conception et de la connaissance, est fautive en elle-même et dans ses applications. Kant n'exclut pas la connaissance, ni Schelling la conception de l'absolu ; le critique prétend seulement que cette connaissance n'est pas scientifique, parce qu'elle dépasse les bornes de l'expérience. Et pourquoi l'absolu ne

(1) Abbé Jules Fabre, *Cours de philosophie*, t. I, Psychologie, liv. iv. Paris, 1863.

peut-il être ni connu ni conçu? Voici, il y a trois choses : l'illimité inconditionnel ou l'infini, le limité inconditionnel ou l'absolu, et le limité conditionnel, qui comprend les êtres finis. D'où l'auteur sait-il tout cela? Expose-t-il des catégories de substances ou de propriétés, ou montre-t-il seulement les combinaisons possibles entre le limité et l'illimité, le conditionnel et l'inconditionnel? Dans le premier cas, comment sait-il que ces catégories existent, s'il ne peut les concevoir ni les connaître? Dans le second cas, pourquoi ne donne-t-il que trois combinaisons au lieu de quatre, et pourquoi même l'illimité ne s'unirait-il pas au limité? Il y a quelque mystère là-dessous. Le mystère s'accroît encore quand on voit l'auteur déclarer que les termes d'absolu, d'infini et d'inconditionnel doivent être soigneusement distingués, et refuser au lecteur tout élément de distinction. Comment distinguer ce qu'on ne peut connaître? Comment reconnaître surtout une différence qui n'a jamais été faite entre l'absolu et l'inconditionnel? Cette omission rend la critique presque inintelligible. On voit seulement que l'inconditionnel s'applique tantôt à ce qui est limité, tantôt à ce qui n'a point de limites, et que l'absolu n'existe que dans le domaine des choses finies. Certes, ce n'est point là qu'on le cherche d'ordinaire; mais quand on ne conçoit pas l'absolu, comment peut-on le découvrir? Écoutons l'auteur; au fond, il n'est peut-être pas plus exclusif qu'un autre. L'absolu et l'infini, dit-il, ne peuvent pas être positivement saisis par l'entendement, ils ne peuvent être conçus que par abstraction des conditions sous lesquelles la pensée se réalise, d'où il suit que la notion de l'inconditionnel est purement négative (elle existe donc), négative du concevable même (je crains bien qu'elle n'existe plus). Le conditionnel est le seul objet de la connaissance et d'une pensée positive; la pensée suppose nécessairement des conditions, par conséquent penser c'est conditionner (c'est comme si l'on disait : la pensée suppose une cause, donc penser c'est causer). Rien ne devrait plus étonner que de voir mettre en doute que toute pensée n'a rapport qu'au conditionnel (à moins que la loi de la limitation conditionnelle, inhérente à

la pensée humaine, ne se manifeste aussi dans notre conception de l'inconditionnel). La conscience n'est possible que par l'antithèse du sujet et de l'objet de la pensée, connus seulement par leur corrélation et se limitant mutuellement l'un l'autre (voilà du moins un argument sérieux, mais c'est une erreur manifeste déjà réfutée dans la psychologie et dans la logique : la proposition qu'on avance ne s'applique qu'à la connaissance analytique d'un objet fini, considéré comme tel). De plus, tout ce que nous savons du sujet ou de l'objet se réduit aux modifications et aux phénomènes : la philosophie est impossible si elle va au delà du conditionnel (elle est impossible, au contraire, si elle veut s'arrêter aux phénomènes, abstraction faite de toute substance). De là résultera pour nous cette leçon salutaire que la capacité de notre entendement ne doit pas être prise pour la mesure de l'existence (préjugé théologique que les sophistes ne connaissaient pas). « Enfin cette conscience même que nous avons de notre impuissance à rien concevoir au delà du fini et du relatif, nous inspire, par une étonnante révélation, la croyance à l'existence de quelque chose d'inconditionnel au delà de la sphère de la réalité compréhensible (1). » C'est cela, l'absolu est un objet de la foi, non de la pensée, il faut croire à son existence, sans espoir de le connaître. L'âme est divisée en deux parties qui n'ont rien de commun entre elles : l'une croyante et aveugle, qui admettra tout ce qu'on voudra, même l'absolu, selon le hasard de la naissance; l'autre intelligente et critique, qui rejettera l'absolu et n'acceptera que les faits. C'est là la pierre d'achoppement des adversaires de l'absolu : logiques, ils sont athées, ils soutiennent qu'il n'existe que des phénomènes sans causes et sans lois; inconséquents, ils tombent dans la crédulité au sujet même de l'absolu qu'ils excluent de la pensée.

La thèse de l'absolu n'a rien à redouter de ces attaques. L'absolu est partout, dans l'infini et dans le fini. Tout ce qui

(1) William Hamilton. *Fragments de philosophie*, trad. par L. Peisse, I, Paris, 1840.

est à certains égards seul et unique est absolu, parce qu'il se suffit comme tel à lui-même, il existe en soi, sans relation, sans dépendance, sans condition. L'absolu c'est l'indépendance, c'est l'absence de tout rapport avec autre chose. Tout ce qui est considéré comme seul et unique, sans relation avec un contraire, est considéré comme absolu dans les limites de la création. Ce qui n'est pas seul, ce qui est engagé dans une relation ou considéré par rapport à autre chose, est relatif ou conditionnel. Le relatif est la négation de l'absolu, de ce qui existe en soi ou de ce qui est conçu comme tel ; le relatif n'apparaît que là où il y a pluralité d'êtres, là où il existe des rapports, c'est à dire dans le monde. Mais aucune chose n'est exclusivement relative, parce que toute relation suppose au moins deux termes, et que ces termes ont une essence propre et existent en eux-mêmes aussi bien qu'ils ont des rapports et une existence relative. Or en tant qu'ils ont une essence et une existence propres ou qu'ils sont considérés comme tels, en eux-mêmes, les êtres finis sont marqués du caractère de l'absolu dans les bornes de leur nature. C'est en ce sens que le mot absolu se prend communément dans tous les domaines de la science et de la réalité. Que signifie le pouvoir absolu ? C'est le pouvoir pur et simple, le pouvoir sans contre-poids, qui n'est restreint par aucun élément étranger, par aucune liberté publique. Qu'est-ce que l'obéissance absolue ? C'est l'obéissance même, l'obéissance qui n'est que cela, qui n'est troublée par aucun contraire, par aucune velléité d'insubordination. Le silence absolu, le repos absolu, le vide absolu expriment la chose considérée en elle-même, dans son essence propre, sans nul mélange avec le bruit, avec le mouvement, avec le plein, qui sont la négation de son essence. Un droit absolu est un droit essentiel, qui ne dépend d'aucune condition ultérieure, qui ne peut, sous aucun prétexte, être contesté ni amoindri. Une proposition absolue est un jugement catégorique qui affirme que l'attribut appartient au sujet sans restriction. Le futur absolu est simplement le futur sans comparaison entre plusieurs événements qui doivent arriver. Le chiffre absolu de la population est le

nombre même des habitants sans rapport avec l'étendue du pays. En voilà assez pour démontrer que le mot absolu a une signification très précise et constitue un terme indispensable du langage pour désigner une chose considérée en elle-même, dans sa propre essence (définition positive), c'est à dire sans comparaison ni relation avec l'idée contraire (explication négative). L'absolu est donc en toute chose qui a une essence propre ou qui est considérée comme telle.

S'il est dans l'essence même des êtres finis, il est aussi dans leur activité, en tant que l'activité est propre ou spontanée. Tout être qui agit de lui-même, qui est la propre cause ou la cause première de ses actes, agit absolument. Cette activité s'élève à sa plus haute puissance dans la détermination propre des substances spirituelles, ou dans la volonté et dans la liberté morale des êtres raisonnables. L'activité rationnelle de l'homme porte essentiellement la marque de l'absolu. La loi morale, par exemple, s'impose à la conscience à titre d'impératif catégorique, sous forme d'un ordre absolu : faites le bien ; pas d'hésitation, pas d'accommodement, pas de capitulation entre le devoir et l'intérêt ou la passion ; l'honneur parle, il suffit, il faut obéir sans murmure. C'est ainsi que l'homme peut et doit faire le bien pour le bien même, accomplir la justice sans autre considération que la justice, aimer le beau par cela seul qu'il est beau, et répandre la vérité au détriment même de sa position, c'est à dire réaliser quelque chose d'absolu ou de divin d'une manière absolue, comme Dieu même réalise son essence. La liberté idéale des créatures raisonnables consiste précisément dans cette poursuite absolue du bien pour le bien, qui laisse la volonté se diriger vers sa fin, sans la détourner par les sollicitations intéressées des jouissances ou des avantages de la vie terrestre. Celui qui possède cette liberté, ne fût-ce qu'un instant, est un héros, capable de sacrifier ses biens au bien, les honneurs à l'honneur et la vie au devoir. La cause de l'absolu est donc la cause de la liberté et de l'héroïsme, par conséquent la cause du progrès moral et du sublime dans l'activité humaine. Et cependant tel est encore l'aveuglement des hommes que, parmi les adversaires de

l'absolu, il faut citer en première ligne des amants passionnés de la liberté et du progrès (1).

Il y a, d'après ce qui précède, trois degrés dans l'application de l'absolu. Est *infiniment absolu* ce qui est seul à tous égards : tel est l'être un et entier qui n'est pas compris dans la série des êtres, mais comprend lui-même toute la série dans son essence. Dieu n'a point de second, puisqu'il est tout ce qui est ; il est donc sans aucune espèce de relation avec quelque chose d'extérieur ou de supérieur, il est absolu d'une manière complète et unique, il est le tout absolu. Est *absolu dans son genre* ou partiellement absolu ce qui est unique dans son genre, comme l'espace, le temps, la nature, l'humanité. Il n'y a qu'un seul espace ; d'où il suit que l'espace est toute la réalité de cet ordre, sans être tout ce qui est, et qu'il est aussi sans relation avec un second du même ordre. L'espace comme tel est infini et absolu ; mais il n'est pas tout l'infini, ni tout l'absolu, il n'a ces qualités que dans sa propre sphère. L'absolu de l'espace ne fait aucun tort à l'absolu du temps, de la nature ou de l'humanité, parce qu'ils s'appliquent à des genres différents qui s'excluent. L'espace ne peut jamais se confondre avec le temps ni par conséquent limiter aucune de ses propriétés. Enfin est *absolu à certains égards*, absolu dans les limites de l'existence individuelle, ce qui, quoique fini, est considéré comme seul, en dehors de toute relation avec d'autres êtres. C'est dans cette mesure que les êtres limités, les individus, ont part à l'absolu et témoignent ainsi de leur similitude avec Dieu. Un être fini n'est pas isolé, il a des semblables, il vit avec d'autres créatures, et soutient nécessairement avec le dehors des rapports de conditionnalité, de même qu'il dépend d'une cause supérieure. Mais les êtres finis sont encore seuls et uniques en quelque manière, en tant qu'ils représentent leur espèce d'une façon toute singulière, c'est à dire en tant qu'ils sont des individus. Tous les individus d'une même espèce diffèrent entre eux, même par les qualités qui

(1) A. Pezzani, *Principes supér. de la morale*, liv. 1, Réfutation du scepticisme. Paris, 1859.

leur sont communes : s'ils ont tous l'activité et la sensibilité, par exemple, chacun a son activité propre et son mode original de sentir. En vertu de ce principe d'originalité, chaque chose, quoique finie et enveloppée dans les liens d'une espèce ou d'une famille, peut donc être considérée comme telle, en elle-même, dans sa propre essence, abstraction faite de toute relation, et sous ce rapport elle est absolue. La conditionnalité ne concerne pas l'essence même, comme pure essence, mais comme essence déterminée. Aussi le moi a-t-il la conscience et le sentiment de lui-même, avant de savoir qu'il est un être limité et relatif ; avant d'affirmer quelque chose du moi, sous forme de jugement, on affirme le moi, comme objet indéterminé de la pensée. De là d'autres conséquences importantes relatives à la vie morale. C'est parce que chaque être a une essence propre, qu'il a aussi une valeur propre ; c'est parce qu'il peut être considéré comme tel qu'il doit également être traité comme tel. La valeur relative des choses est leur utilité ; la valeur absolue est la dignité. Toute chose a sa dignité dans les limites de son essence. L'homme doit avoir égard à la dignité des œuvres de la nature et la respecter autant que le comporte le soin de sa propre destination. Il doit traiter l'animal comme tel, comme un être doué de sensibilité ; il doit aimer ses semblables comme tels, comme des êtres raisonnables et perfectibles ; il doit adorer Dieu comme tel, comme l'être infini, doué de perfections absolues.

Passons à l'*infini* et au fini.

Locke s'occupe longuement de l'infini dans ses Essais et cherche à démontrer que l'idée que nous en avons, quelque éloignée qu'elle paraisse d'aucun objet des sens ou d'aucune opération de l'esprit, ne laisse pas de tirer son origine des sens et de la réflexion, en un mot de l'expérience. Quiconque a l'idée d'une longueur déterminée, par exemple d'un pied, dit-il, trouve qu'il peut répéter cette idée tant qu'il veut sans jamais arriver à la fin de ses additions. Il n'a aucune raison de s'arrêter et quoiqu'il avance sans cesse, il n'est jamais d'un point plus près du terme de ses recherches que lorsqu'il les a commencées. La puissance qu'il a d'étendre sans

fin son idée de l'espace par de nouvelles additions est donc toujours la même : c'est là qu'il puise son idée d'un espace infini, ou, s'il opère sur le temps, d'une durée infinie. L'infini et le fini ne sont que des modes de la quantité et ne s'appliquent qu'aux choses qui sont susceptibles de division. Le temps et l'espace sont réellement et actuellement infinis; la matière à son tour est divisible à l'infini; mais nous n'avons aucune idée positive de cette infinité; nous ne concevons l'infini que comme négation de limites, par l'addition, la multiplication ou la progression successive de quantités finies : notre idée de l'infini est une idée fugitive, qui s'accroît sans cesse sans pouvoir être fixée nulle part. Toute idée positive d'un certain espace est commensurable; mais nous n'avons aucune notion positive et distincte de ce qui reste toujours au delà. L'idée d'un espace infini, nécessairement composée d'une infinité de parties, ne peut avoir d'autre infinité que celle des nombres capables d'être multipliés sans fin; il serait absurde de prétendre que nous avons une idée positive d'un nombre actuellement infini. L'addition des choses finies ne saurait produire l'idée de l'infini que par la puissance que nous trouvons en nous-mêmes d'augmenter sans cesse la somme, sans approcher le moins du monde de la fin d'une telle progression. Ceux qui disent que l'idée de l'infini est positive, soutiennent que la fin est quelque chose de négatif, mais que la négation de cette négation est positive. Argument frivole, dit Locke, car la fin est aussi positive que le commencement. L'idée d'autant est claire et positive; l'idée de quelque chose de plus grand est encore distincte, mais comparative; l'idée d'une quantité qui passe d'autant toute grandeur qu'on ne saurait le comprendre est purement négative. L'infini c'est précisément ce qui est toujours plus grand. Aux gens qui se figurent avoir une idée positive de l'espace infini ou du temps infini, on n'a qu'à demander s'ils pourraient ajouter quelque chose à cette idée ou non, ce qui montre sans peine le peu de fondement de cette prétendue idée (1).

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, liv. II. ch. XVII.

La critique de Locke est précieuse. Elle enseigne, d'une part, comment nous devons acquérir les idées rationnelles, quand la raison cesse d'être une source de connaissances, et de l'autre, comment on tombe nécessairement dans le faux et dans la contradiction, quand on compare les idées, ainsi détournées de leur origine, aux idées réelles que possède encore celui qui les nie. Locke n'est pas un sensualiste exclusif. Il conteste ou plutôt il ne soupçonne pas la raison, comme faculté intuitive, et la confond avec le raisonnement, mais il admet l'entendement qui s'exerce sur les données des sens. Toutes nos connaissances proviennent donc de la sensation ou de l'expérience. Comment alors expliquer la présence en nous des idées de l'infini et de l'absolu? Il faudra les tirer des sens au moyen de la réflexion, par l'extension graduelle des éléments sensibles, en éliminant sans cesse les limites et les conditions; et l'on se figurera alors que l'idée de l'infini c'est la puissance que nous avons de répéter le fini sans fin. Locke sait fort bien que l'infini contient une infinité de parties, et qu'il ne suffit pas de multiplier un nombre un million de fois pour atteindre l'infini; non, il faut continuer cette opération sans fin, à l'infini, pour que le fini égale l'infini. Locke a donc comme nous l'idée distincte de l'infini et raisonne exactement sur cette idée. Comment ne l'aurait-il pas quand il reconnaît l'infinité actuelle du temps, de l'espace, de Dieu, la divisibilité de la matière à l'infini et la faculté que possède l'esprit d'ajouter sans fin le fini au fini? Mais la logique l'emporte; sans la raison, nous ne pouvons avoir l'idée positive de l'infini, et en conséquence l'infini ne peut surgir que progressivement dans l'esprit comme négation des réalités positives offertes à nos sens. Le nombre 7 est positif; le même nombre suivi d'autant de 0 que l'on voudra est positif encore; mais l'infini est négatif, parce qu'on ne sait pas combien de fois le nombre 7 y est contenu. Ainsi tout nombre a une valeur positive, mais l'infini étant plus grand que tout nombre assignable, est négatif et vaut moins que l'unité : une quantité devient négative quand, au lieu d'être multipliée par un milliard, elle est multipliée par des milliards à l'infini. Étrange

arithmétique ! Locke pourrait répondre : l'idée est négative, mais la chose est positive. En effet, si l'infini était négatif en lui-même, l'Être infini serait une pure négation, et telle n'est pas la pensée de l'auteur. Mais alors l'idée de l'infini est fautive, puisqu'elle est contraire à l'objet qu'elle représente, et cependant, d'après lui, c'est l'idée négative de l'infini qui est la seule vraie.

Pour réfuter les assertions de Locke, nous n'avons qu'à exposer les notions du fini, de l'infini et de l'indéfini, que l'auteur confond presque toujours avec l'infini.

Le fini et l'infini peuvent se caractériser en deux mots : l'un est posé seul, sans second ; l'autre est posé à côté d'autres choses, et se présente sous la forme de l'opposition ou de l'antithèse. Les êtres *finis* sont nécessairement multiples et opposés entre eux, vivant les uns avec les autres dans un même tout ; chacun a ses limites, c'est à dire son point initial, s'il est envisagé du dehors au dedans, et son point final, s'il est considéré du dedans au dehors ; chacun a sa forme particulière, chacun est un tout déterminé, susceptible d'augmentation et de diminution, soit dans son existence, soit dans son activité, et un tout de ce genre est une quantité. Quand on a un tout déterminé, par exemple le globe terrestre, on peut l'apprécier dans son contenu ou dans son enveloppe extérieure : l'enveloppe, c'est la *limite*, qui se manifeste comme commencement et comme fin ; le contenu ou le fond, c'est la *quantité* ou la grandeur. Toute quantité est donc renfermée dans des limites, et si la quantité est représentée par un chiffre, on peut dire avec Locke que tout nombre est limité ou qu'il n'y a point de nombre infini. L'infini, en effet, n'est pas susceptible d'addition ni de soustraction ; l'infini n'est pas une quantité, mais surpasse toute quantité ; l'infini n'est pas un nombre, mais est innombrable. Mais alors il n'est pas exact de dire que le fini et l'infini sont des modes de la quantité : l'infini est le tout indéterminé, la quantité est un tout déterminé ou fini. Première erreur de Locke, qui devait vicier toute son analyse de l'infini, comme mode de la quantité.

Tout être fini a un contenu, des parties, des actes ou des

phénomènes, mais ce contenu a des limites, puisque le fini n'est pas seul. La limite est donc la ligne de démarcation entre l'intérieur et l'extérieur. Pour chaque être fini, à quelque règne qu'il appartienne, il existe un monde extérieur ; mais l'homme seul, ayant conscience de sa limitation, a conscience de ce qui existe au dehors. C'est ainsi qu'au moi s'oppose le non-moi ; mais alors le moi et le non-moi se limitent réciproquement : un moi déterminé suppose seul un non-moi et un non-moi ne s'oppose qu'au moi déterminé. Si le moi était infini, il n'y aurait pas de non-moi pour lui. Les catégories du dedans et du dehors sont donc inséparables de tout ce qui est fini. Il en est de même de l'affirmation et de la négation. Tout être fini est positif en tant qu'il est posé ou qu'il est quelque chose ; mais comme il n'est pas tout, comme il existe d'autres êtres au dehors, il est également affecté de négation : il manque de quelque chose, il est privé de toute la réalité qui dépasse la sienne. Cette lacune, ce défaut, cette imperfection constitue le caractère négatif ou si l'on veut, le néant des créatures. Sous ce rapport, l'idée du fini, conforme à son objet, est essentiellement, mais non exclusivement négative. Le néant du monde n'est qu'un néant relatif ; si les créatures ne sont pas tout, elles sont quelque chose ; le positif et le négatif se combinent dans le fini. Mais il reste vrai de dire que le fini, comme tel, ne peut être conçu que par un procédé d'élimination qui écarte tout le reste. Seconde erreur de Locke. Ce philosophe se trompe complètement sur la valeur relative des idées de fini et d'infini. Ce n'est pas la fin qui est une négation pour le fini, c'est la réalité ultérieure qui lui manque et qui commence où lui-même finit. L'affirmation, c'est la réalité ; la négation, c'est le néant ; plus un être a de réalité, plus il est positif ; s'il est la réalité tout entière, il est tout positif, s'il n'a aucune réalité, il est tout négatif. Le fini est positif dans ses limites, dans la réalité qu'il possède, mais il est négatif au delà de ses limites, au sujet de la réalité qu'il ne possède pas.

Le fini est un objet d'observation, non pas que les sens nous donnent l'idée générale du fini, mais ils nous mettent en rapport avec des éléments finis, jamais avec d'autres.